Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 8 (1875)

Artikel: La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873

Autor: Astié, J.-F.

Kapitel: II

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379187

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Déterminer, comme le font les lois prussiennes, le degré de connaissance que les ecclésiastiques romains doivent acquérir en fait de science, de littérature, de philosophie, c'est dépasser la compétence de l'état. » Il déclare même que l'état devrait se rappeler que le pouvoir spirituel ne saurait être vaincu par des moyens extérieurs. Voilà qui est parler d'or ! Il est fâcheux que les savants allemands n'aient pas songé plus tôt à rappeler cette vérité si simple à leur gouvernement. Peut-être auraient-ils réussi à détourner la Prusse d'entrer dans une voie sans issue. En y persévérant on ne peut manquer de rendre intéressants des hommes qui le sont fort peu par eux-mêmes.

II

Si les rapports de l'Alliance ont été parfois plus que faibles, étrangement rétrogrades pour tout ce qui tient à la liberté religieuse, en revanche il en est d'autres qui ont fait une pointe significative sur un terrain brûlant qu'on s'interdit volontiers dans le monde religieux. Le fait est d'autant plus significatif que l'Amérique est loin d'être le pays qui souffre le plus du mal auquel il s'agit de porter remède. Les vastes solitudes du nouveau monde offrent un travail rémunératif à quiconque est doué d'énergie et de santé ; les salaires sont dans ce pays sensiblement plus élevés qu'ailleurs ; l'extrême liberté dont on y jouit permet à chaque mécontent de se livrer à de nouveaux essais sur l'organisation du travail. Grâce à ces circonstances et à d'autres encore, la question sociale est loin d'en être arrivée à cet état aigu et menaçant qu'on lui connaît dans nos vieilles sociétés européennes. Un premier capital n'est pas là-bas aussi indispensable qu'en Europe pour se mettre en route sur le chemin qui conduit à la fortune ; et puis on a vu aboutir très-haut tant de gens qui en partant n'avaient pas le moindre sou vaillant, qu'on songe moins à exalter ou à maudire le capital en le plaçant dans un antagonisme insensé avec le travail.

Mais la question morale ne s'en pose pas moins ; elle se présente même dans des circonstances heureuses qui peuvent en faciliter la solution. Si nous vivions dans une époque

d'héroïsme chrétien on verrait briller les croyants à la tête de ceux qui travaillent à résoudre ce difficile problème. Mais malheureusement sur ce point-là comme sur bien d'autres. l'église a perdu le gouvernement des esprits ; elle s'est laissé devancer. Les non-croyants se sont tellement emparés de la question que les prétendus fidèles craindraient de ternir leur réputation d'orthodoxie en y touchant du bout du doigt. Et cependant que font la plupart de ces socialistes si mal famés? Ils travaillant à la solution d'un problème que le christianisme a lui-même posé en abolissant le servage et l'esclavage. On a beau désavouer hautement les socialistes et leurs détestables méthodes, il est impossible d'être assez étranger à l'esprit de celui qui aimait particulièrement les pauvres et les petits pour ne pas entendre de temps à autre une voix importune balbutier confusément dans les dernières profondeurs de la conscience : Ces gens là pourraient bien travailler fort mal à une tâche qui te serait dévolue à toi-même, si au lieu de te croiser les bras et de jouir en paix, tu étais plus jaloux de marcher sur les traces de ce Jésus éminemment sympathique aux malheureux que tu proclames ton maître. — Il faudra bien que les chrétiens finissent par le reconnaître un jour. S'ils ont le droit et le devoir de répudier les remèdes, souvent pires que le mal, qu'on veut appliquer à la question sociale, ils sont tenus d'avouer la plupart des aspirations de ceux qui s'en occupent. Le chrétien, sous peine de renier la mission de l'Evangile appelé à être le sel de la terre, ne saurait demeurer indifférent à tout ce qui se rapporte à une plus équitable distribution des fruits du travail, ou à la diminution des misères humaines. Quand on aura compris cela, on sentira qu'en présence des problèmes qui se posent il n'est pas permis de se renfermer dans une neutralité hostile. Les générations futures béniront comme saint tel hérétique qui, dévoré d'une noble passion pour l'infortune, se consacre à relever dans les bas fonds de la société les déshérités du monde, tandis qu'elles auront dès longtemps oublié ceux qui trouvent moyen de faire leurs affaires en conspirant avec les puissants pour maintenir ce qui est, quand ils ne travaillent pas, sous prétexte de piété

chrétienne de haut goût, à creuser l'abîme déjà trop profond qui sépare Lazare du mauvais riche, parfois le pauvre péager du pharisien.

En abordant la question par ce bout-là, les conférences de New-York ont donné un exemple qui ne devrait pas passer inaperçu. Il faut bien le dire, c'est en bonne partie parmi les riches et les puissants que les réunions de l'Alliance ont trouvé de la sympathie. Aussi le professeur Taylor-Lewis, calviniste d'ailleurs des plus foncés, est-il tout à fait le bienvenu quand il rappelle en ces termes que les petits ne doivent pas être perdus de vue. « Si nous estimons être en communion avec le corps sacré de Jésus-Christ, dit-il, nous sentirons que le plus humble, le plus ignorant, le moins cultivé, le chrétien qui occupe le degré le plus inférieur de l'échelle sociale, nous touche de plus près, doit être plus estimé, plus aimé, — et cela non au point de vue de l'esthétique, de la condescendance ou de la sentimentalité, — mais réellement, cordialement, pratiquement, que l'homme le plus cultivé, le plus instruit, le plus haut placé dans la société, qui n'appartient pas à la famille de Jésus-Christ. » Recueillons encore la parole précieuse d'un vieux pasteur épiscopal, je crois, qui a blanchi dans les œuvres de bienfaisance. Elle est à l'adresse de ces disciples raffinés du charpentier, qui croiraient déroger s'ils frayaient avec d'autres qu'avec des grands seigneurs, des dignitaires ecclésiastiques ou des banquiers. « Les hommes comprennent la fraternité. Ils la désirent, ils l'inventeront sous les formes qui leur conviennent, loges de francs-maçons, clubs, etc. Qu'ils puissent contempler la fraternité dans l'église, oui, même le socialisme et le communisme. Que l'église fasse connaître toutes ces choses sous leur vraie forme, en prenant avec toutes ses forces la direction de tous les mouvements en faveur de la bienfaisance, la direction de toutes les œuvres philanthropiques. Qu'elle s'intéresse à ceux qui sont écrasés, opprimés; qu'en les relevant elle fasse briller en eux l'humanité rachetée; qu'elle soit la première à défendre les justes droits de l'homme; qu'elle ne se mette pas au service des riches et des puissants pour exécuter docilement leurs caprices et proclamer que

l'homme riche et le Lazare de la parabole représentent l'état normal de la société; que, dans notre vie conventionnelle, il doit nécessairement y avoir un abîme impossible à franchir entre le riche et le pauvre; qu'elle ne laisse pas à l'état le soin de relever les classes inférieures, comme si cela ne concernait que lui seul; qu'elle montre que les intérêts de l'humanité sont les siens; oserai-je le dire? que l'église rende enfin justice à son Christ en faisant contempler en lui le plus grand des philanthropes, le Christ non pas des théologiens et des scribes, mais le Christ de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean; le Christ qui émancipe le nègre et brise les chaînes de la tyrannie, rompt le joug des richesses iniques qui ensevelissent les enfants du pauvre dans les trous et les bourbiers de la terre; qu'on comprenne que Christ est tout cela, aussi bien que le puissant rédempteur de l'esclavage du péché introduisant les siens dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Voilà comment l'église doit faire briller le socialisme et le communisme chrétiens. Qu'elle se déclare aussi en faveur de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Que ce congrès chrétien, — car qui a plus de droit pour le faire? — déclare à l'église que telle est bien sa mission; qu'elle soit mise en demeure de justifier sa prétention à être la bienfaitrice de l'humanité. »

Ces déclarations, fort significatives en elles-mêmes, acquièrent encore une plus haute portée en sortant de la bouche d'un pasteur de l'église épiscopale. On sait qu'en Amérique comme ailleurs, c'est là l'église des privilégiés de la fortune auxquels un ritualisme doucereux, éblouissant de lumières et parfumé d'encens, sert à travers force litanies et génuflexions une dévotion d'autant plus acceptable que cette austérité et cette correction de formes plus ou moins catholiques détournent mieux de la vraie spiritualité, dont un symbolisme artificiel serait la forme la plus adéquate, au dire d'habiles avocats. Généralement parlant, on s'arrange de façon à être les plus dévots et les plus mondains de tous ceux qui se réclament du charpentier.

Toutefois les manifestations de ce bon pasteur épiscopal ne sont encore que des vœux, des indications accidentelles. Deux

rapporteurs, deux présidents de collége, position fort importante en Amérique, ont abordé directement le grand problème du jour. Dans une étude sur la *question du travail*, le docteur William-H. Allen, président du collége Girard, à Philadelphie, après avoir signalé les griefs légitimes des ouvriers qui se plaignent en Amérique et encore plus en Europe, a conclu en ces termes : « La coopération et l'arbitrage peuvent prévenir des grèves et mettre un terme à bien des différends entre maîtres et ouvriers ; mais ce ne sont là que des palliatifs qui ne remontent pas à la racine du mal. Les causes de la dépression du travail sont de longue durée ; elles sont à tel point entrelacées dans l'organisme de la société qu'elles ne sauraient être écartées d'une manière soudaine sans entraîner des convulsions et la ruine. Ces causes peuvent et doivent disparaître graduellement et sûrement, au moyen d'une législation sage et conservatrice. Parmi ces causes il faut signaler l'émission exagérée du papier-monnaie, un intérêt exagéré de l'argent, les armées permanentes, les guerres et les dettes nationales. Toutes les dépenses résultant de ces causes sont payées par le travail et par le travail seul. Ce sont les ouvriers qui nourrissent et habillent des millions de soldats et leur fournissent tous les moyens de destruction modernes ; pendant la guerre, les ouvriers remplissent les rangs des bataillons décimés, pendant la paix, ils paient les frais de guerre. Si l'association internationale est réellement ce qu'elle prétend être, une société fraternelle de toutes les nations, qu'elle emploie son influence et sa puissance, si elle en possède, à propager la paix sur la terre et la bonne volonté parmi les hommes. Qu'elle travaille à déraciner les jalousies et les rivalités nationales ; qu'elle s'essaie à diminuer les craintes des faibles et à contenir l'ambition des forts ; qu'elle enseigne aux gouvernants que la raison est un meilleur arbitre que la force, et que les duels internationaux sont aussi impuissants à trancher des questions de droit et de justice que les duels entre particuliers. Cette société accomplira alors une œuvre digne de son nom imposant. Il sera possible alors de licencier les armées permanentes ; les soldats qui consument tout et ne produisent rien, pourront être enrôlés

dans la grande armée de l'industrie ; les dépenses énormes que réclame la guerre pourront être consacrées à nourrir ceux qui ont faim et à habiller ceux qui sont nus ; un lourd fardeau sera enlevé de sur les épaules de millions de travailleurs ; les nations professant le christianisme seront alors quelque peu pénétrées de l'esprit de Christ. »

Le conseil est excellent. Mais M. Allen ne se trompe-t-il pas d'adresse en l'envoyant à l'internationale ? Cette société pourrait répondre qu'elle court au plus pressé : ventre affamé n'est pas plus disposé à faire qu'à entendre de longs discours. La société internationale croit devoir réclamer avant tout, à tort ou à raison, ce qui est équitablement dû aux ouvriers ; à d'autres l'obligation de prêcher les sentiments qui doivent porter les heureux de ce monde à être justes et équitables.

Ajoutons qu'un autre rapporteur s'est admirablement acquitté de la tâche que M. le docteur Allen avait trop perdue de vue. Dans un excellent rapport sur le *bon usage de la richesse,* M. le docteur Anderson, président de l'université de Rochester (Etat de New-York), traite exclusivement le côté religieux du problème. D'après le rapporteur, l'obligation de travailler existe pour tout le monde, indépendamment de l'usage qui peut être fait des fruits du travail. L'homme qui vit sur le travail du public sans ajouter rien pour sa part à la richesse ou au bien-être moral de la communauté n'est qu'un misérable mendiant. S'il est capable de travailler et s'il s'y refuse, il devient aussitôt un criminel et le gouvernement l'oblige à travailler. C'est ajouter le titre de voleur à celui de mendiant. Avec quelques légères modifications, cette même loi peut être appliquée à celui qui vit sur le travail de ses parents ou de ses ancêtres, sans accroître par le sien la richesse ou le bien-être moral de la société. La possession d'une richesse venue par héritage ne saurait dispenser de l'obligation de travailler. La richesse d'un homme lui permet de rendre ses efforts extrêmement productifs ; s'il se soustrait à l'obligation du travail, il est par conséquent plus criminel encore que s'il était pauvre. La production de la richesse matérielle et de la richesse morale sont réciproquement indispensables ; l'une peut de plus se trans-

former en l'autre. A mesure que le niveau moral s'abaisse la capacité productrice de la richesse diminue dans la même proportion. Le crédit, ce nerf du commerce moderne, n'est que de la foi en l'honnêteté et en la capacité de ceux à qui il est accordé. C'est là un fruit bien authentique du christianisme. Le crédit, dans l'acception moderne du terme, était inconnu aux anciens. Le marchand était jadis obligé d'accompagner sa marchandise ou de la colporter. Le commerce, avec les magnifiques dimensions qu'il a prises dans les temps modernes, ne peut exister sans le contrôle des obligations morales dans l'esprit de ceux qui s'y livrent. Il n'y a pas de système d'espionnage ou de police, si bien réglé qu'il soit, qui puisse offrir les garanties désirables. Quand la confiance dans le caractère des gens fait défaut, le commerce est frappé de paralysie.

Aux yeux du chrétien, l'usage de la richesse est un des sujets de première importance. La richesse n'a de valeur pour lui que comme preuve de l'*industrie* et de l'*abnégation* de celui qui la possède, et comme *moyen* d'élever, de sanctifier et de sauver les hommes.

Accumuler des richesses, c'est accroître une puissance qui n'a de valeur aux yeux de Dieu qu'en tant qu'elle sert à de nobles fins. L'expérience universelle montre que lorsqu'un homme accumule des biens hors de proportion avec ses besoins raisonnables ou ceux des siens, cette fortune perd la faculté de procurer le bien-être. Le travail et les soucis pour garder ce qu'on possède sont souvent plus grands que ceux qu'il a fallu pour l'acquérir. C'est ici une loi divine qu'on ne peut avoir une vraie jouissance qu'en s'oubliant soi-même, en usant de sa capacité de faire du bien aux autres. Que l'avarice ne cherche pas à se déguiser derrière le devoir d'amasser pour ses enfants. C'est leur rendre le pire des services que de les dispenser d'arriver à cette vraie noblesse qui ne se conçoit que comme un fruit du travail, de la peine et du dévouement. Dans les pays où, faute de majorat, la fortune tend toujours à se distribuer également, il est de notoriété que les plus laborieux, les plus harassés et les plus fatigués sont les détenteurs de fortunes immenses.

Il va sans dire que le christianisme garantit aussi fortement que possible le droit de propriété et le droit à l'héritage. Mais il contrebalance la sanction morale qu'il donne à ces institutions par les devoirs attachés à la possession de la richesse, devoirs qui ont le pas sur le droit de posséder. Le christianisme garantit au savant et à l'artiste le droit de posséder les fruits de ses pensées, mais en lui imposant l'obligation impérieuse de se servir de ce qu'il possède pour le bien de ses frères. Au-dessus de tout droit personnel ou politique, le christianisme place un devoir correspondant. Plus un homme possède de talents brillants ou de fortune, plus son obligation de faire du bien augmente. Ces droits et ces devoirs peuvent être divisés dans la pensée, mais non de fait; ce sont des parties d'un même système, ils se complètent les uns les autres. Ce rapport est tellement fondamental qu'il est reconnu par l'utilitarisme sous sa forme la moins relevée, comme dans la morale chrétienne la plus sublime. La loi de l'abnégation doit être admise comme la condition universelle de tout développement moral individuel et de toute amélioration, de tout bien-être de la société. La doctrine de l'*altruisme,* mise en avant par Comte et par ses disciples comme une découverte scientifique, n'est qu'un nouveau nom pour l'ancienne loi chrétienne qui a reçu sa plus haute sanction sur la croix de la rédemption. C'est parce qu'on méconnaît la corrélation existant entre les droits et les devoirs par rapport à la propriété qu'on voit surgir les grands et dangereux conflits entre le travail et le capital.

L'économie politique et la morale s'accordent à déclarer que l'état laissant décider la valeur du capital et du travail par la loi de l'offre et de la demande, doit se garder d'intervenir en rien dans les transactions. Mais alors qui se chargera donc de résoudre les questions épineuses entre le travail et le capital? Dans tous les pays chrétiens le capital s'accumule avec une rapidité sans exemple dans le passé. Par suite d'une loi inflexible, les plus habiles et les plus intelligents ne manqueront pas d'avoir le contrôle de ces sommes considérables. Comment empêcher que ces énormes accaparements ne deviennent un danger et un moyen d'oppression? Quoi que puissent faire les

législateurs de l'avenir, la morale seule peut fournir une solution complète et satisfaisante de la difficulté. Le mécontentement très général des classes ouvrières indique qu'elles commencent à pressentir les obligations incombant aux personnes riches. Les ouvriers ne perdent que trop souvent de vue les droits des détenteurs de la propriété. D'autre part, si les classes riches sont très jalouses de leurs droits, elles oublient à un degré effrayant les obligations diverses et importantes attachées à la fortune. De là l'antagonisme entre le riche et le pauvre. Pas plus d'un côté que de l'autre on n'a compris la grande leçon de fraternité donnée par le christianisme : on oublie que pour tout être moral les droits et les devoirs sont dans une étroite corrélation. L'amour de Christ doit devenir l'atmosphère commune dans laquelle se meuvent et le riche et le pauvre. C'est le devoir des chrétiens et spécialement des riches d'étudier ce problème avec le plus grand soin, de peur qu'ils ne deviennent sans le vouloir des agents d'oppression. Les aristocraties et la féodalité du passé ont disparu sans retour, mais on en voit poindre une autre tout aussi puissante et envahissante, la féodalité qui consiste dans l'*association* du capital. Le contrôle en est dans les mains de corporations dont l'unique préoccupation est de défendre, d'accroître la puissance dont elles sont déjà investies. Les corporations n'ont pas d'âme, dit-on généralement. C'est déclarer que la loi leur accorde tous les droits attachés à la richesse et les dispense des devoirs correspondants.

C'est justement ici que se trouve un des grands dangers menaçant la société moderne. On ne peut qu'être effrayé en songeant à ce que les corporations posséderont avant un siècle; si elles continuent à être dispensées des obligations morales inhérentes à la fortune, on peut se faire à peine une idée de la puissance de mal faire dont elles seront revêtues. Ne font-elles pas déjà la hausse et la baisse au gré de leurs intérêts? Le désir ardent de s'enrichir au plus vite ne conduit-il pas à des fraudes financières qui finissent par porter la ruine et la désolation dans l'humble chaumière? Il n'y a qu'un moyen de prévenir ce mal qui ne peut aller qu'en croissant : *le capital, comme*

tout autre puissance, doit être mis sous le contrôle de la loi chrétienne du sacrifice. Il est grand temps que, quand il s'agit d'accumuler des richesses et de les administrer, on tienne compte des règles élémentaires de la moralité chrétienne. Aucun chrétien ne peut se permettre, comme directeur d'une société financière, ce qu'il répugnerait à faire comme individu. Il ne peut accepter sa part des profits acquis par l'oppression des pauvres ou par d'habiles combinaisons en vue de dépouiller le riche. On ne peut violer impunément les lois qui règlent l'accumulation et l'administration de la propriété. Les grandes crises financières, qui se sont propagées comme des pestes depuis la fameuse entreprise de Law jusqu'à celles de nos jours, sont autant d'exemples éclatants de la justice rétributive de Dieu.

« Si notre capacité de donner, dit le président Anderson en faisant allusion aux circonstances particulières de l'Amérique, ne dépasse pas notre faculté d'accumuler, l'ignorance, le mal et la superstition prendront possession de notre beau pays. Nous aurons beau nous vanter de notre liberté de penser et d'agir, nous deviendrons un objet de risée pour toutes les nations. »

Heureux pays où l'on peut donner tous ces avertissements salutaires sans risquer de passer pour un révolutionnaire ou un athée ! On se prend à espérer que dans ce nouveau monde les classes conservatrices ont réellement appris quelque chose. « Ce principe, poursuit M. Anderson, s'applique également à l'Europe. Jusqu'à présent les institutions religieuses ont été contrôlées et soutenues par l'état. Pas n'est besoin d'être prophète pour prédire que tôt ou tard le lien entre l'église et l'état sera rompu. Toutes les forces spirituelles et politiques de la civilisation moderne semblent tendre à ce but. Le temps ne paraît pas très éloigné où les chrétiens d'Europe devront entreprendre l'œuvre de l'évangélisation à l'intérieur comme celle des missions chez les païens.

» Ce nouvel état de choses provoquera, dans un avenir prochain, un déploiement de bienfaisance chrétienne tel que l'ancien monde n'a jamais rien vu de semblable. Les masses

ignorantes et non évangélisées, héritage de la féodalité, s'avancent en colonnes serrées pour réclamer leurs droits politiques, bien qu'elles ignorent les premiers éléments des devoirs politiques. Il faut que ces souverains de l'avenir soient placés sous le contrôle d'un christianisme intelligent, sans quoi leur émancipation sera suivie de terribles catastrophes et pour eux et pour l'ordre social. Ce ne sont pas ici des dangers imaginaires. La France et l'Espagne déchirées et sanglantes sont là pour nous apprendre le peu de valeur de la simple liberté d'action, quand elle n'est pas guidée par l'amour chrétien et contenue par la loi morale. Ce n'est qu'en élevant moralement et intellectuellement les nouveaux dépositaires du pouvoir politique qu'on pourra maintenir cet ordre social qui seul permet de jouir en paix de la fortune.

» Le socialisme, ce spectre qui hante l'esprit des Européens, se comprend fort bien. Il provient du sentiment de leur nouvelle puissance politique chez des hommes qui ne connaissent pas cette faculté de se contenir soi-même résultant de l'éducation de la conscience. Quand ces millions d'hommes démoralisés décideront de faire prévaloir leur terrible puissance, on aura beau faire, ni système raffiné de police, ni armées permanentes ne pourront les tenir en échec. »

Voilà les remèdes moraux que nous proposent les conservateurs de la jeune Amérique. Quant aux hommes de nos classes dirigeantes, ils se contentent de donner un tour de vis de plus à la machine de compression, afin de pouvoir se garer plus à leur aise de l'avénement des nouvelles couches sociales, eux les petits-fils de ceux qui, à la fin du siècle dernier, ont supplanté l'aristocratie. Puis, quand la peur les prend, ils se jettent sur des spécifiques miraculeux : les eaux de Lourdes, les merveilles de la Salette, etc., etc.

M. Renan lui-même, dans les jours mauvais, ne craint pas de recourir à des recettes du même genre, comme le fait a été signalé dans un des rapports lus à New-York. Cet illustre écrivain nous déclarait dernièrement qu'il n'est pas possible que tous les hommes jouissent, que tous soient bien élevés, délicats, vertueux ; il regrette ce bon vieux temps « où le pau-

vre jouissait de la richesse du riche, le moine des joies du mondain, le mondain des prières du moine... C'est à la religion, ajoute-t-il, qu'il appartient d'expliquer ces mystères et d'offrir dans le monde idéal de surabondantes consolations à tous les *sacrifiés* d'ici-bas... Ne dites donc pas au pauvre qu'il est pauvre par sa faute ; ne l'engagez pas à se délivrer de la pauvreté comme d'une honte ; faites-lui aimer la pauvreté ; montrez-lui-en la noblesse, le charme, la beauté, la douceur. Là est le chef-d'œuvre de Jésus. L'exaltation de la pauvreté est son coup de maître [1].

» Au nom de l'Amérique libre et chrétienne, ajoute le rapporteur, nous pouvons repousser une telle manière de voir comme un crime de lèse-humanité et de lèse-christianisme. Grâce à Dieu, dans votre heureux pays où la civilisation protestante est en train de porter tous ses fruits, vous ne rêvez pas la restauration fantastique du moyen âge. Votre idéal de société est en avant et non en arrière ; à vous appartiennent les nobles hardiesses, les sublimes témérités. Il y a place au grand soleil de la liberté américaine et pour le prolétaire d'Europe, et pour le nègre de l'Afrique et bientôt pour le naturel de l'extrême Orient. A tous, vous offrez les mêmes droits et les mêmes chances. Bien loin de leur prêcher ce grand mensonge de l'exaltation de la pauvreté par Jésus-Christ, vous les admettez généreusement à jouir de tous les bienfaits de votre civilisation ; vous leur offrez le moyen de restaurer à tous égards en eux les traits effacés de l'image de Dieu. Tandis que l'incrédulité est inhumaine et fait l'apologie des souffrances sociales, dont elle prend aisément son parti parce qu'elle se sent impuissante à y porter remède, vous montrez victorieusement que le christianisme est éminemment humain, ami de tous les progrès et dispensateur des grâces temporelles et spirituelles, à l'usage de tous les enfants d'Adam. Pour que l'Evangile demeure une puissance sociale et civilisatrice, il faut, en tout premier lieu, qu'il soit une vérité dont l'individu doit vivre.

[1] Préface de la *Vie de Jésus*, édition illustrée. De la monarchie constitutionnelle en France depuis la révolution de février. *Revue des deux Mondes*. 1er novembre 1869.

Il ne peut être ravalé au rang de simple moyen, de frein destiné à assurer le repos et les jouissances des grands et des heureux, en maintenant les petits et les déshérités dans la résignation, dans les souffrances et dans la superstition. De peur d'être troublé dans la jouissance épicurienne des biens de ce monde, indiquer du doigt le ciel et les espérances éternelles à tous les sacrifiés d'ici-bas, en retenant à grand peine sur ses lèvres le sourire du dédain transcendantal, c'est se moquer de Dieu, des hommes et de soi-même. Prétendre recommander l'Evangile par de telles considérations, ce n'est pas seulement se rendre coupable d'une cruelle ironie, c'est justifier les haines de tous les sacrifiés de ce monde. En effet, leur grand grief contre les églises, c'est qu'elles prétendent les faire renoncer à leur part légitime des jouissances de ce monde, en leur promettant des biens spirituels et éternels auxquels ceux qui les y renvoient ne croient plus eux-mêmes. Messieurs, c'est là la lèpre qui nous ronge en Europe : la religion prétend demeurer une force sociale alors qu'elle a cessé d'être pour l'individu une puissance régénératrice ; tout le monde veut une religion officielle pour le peuple ; personne ne veut d'une religion personnelle à son propre usage.

» Félicitez-vous, messieurs, de ce qu'en Amérique vous ne connaissez pas cette hiérarchie sociale qui permet d'être à la fois riche et pauvre, épicurien incrédule et chrétien livré aux pratiques ascétiques, le tout en vertu d'une procuration. Arrière de nous la poésie, l'idéal, la religion tant vantée d'une société qui donnerait aux riches incrédules toutes les jouissances d'ici-bas, en réservant les biens éternels pour les sacrifiés de ce monde. Les conséquences d'un individualisme farouche et irréligieux sont graves sans doute. Mais peuvent-elles être comparées à celles d'une hiérarchie sociale qui recouvrirait les mêmes calculs de l'égoïsme du venin d'une insigne hypocrisie ? Bénissez Dieu de ce que, dans la civilisation américaine, la religion n'est pas un simple instrument de police, mais une puissance honorée et respectée, un pouvoir d'en haut qui a des lois à dicter et au riche et au pauvre. A l'heureux de ce monde égoïste et sans entrailles, qui ne saurait pas

sympathiser avec les malheureux, elle a le droit et le devoir de dire comme à Caïn : *Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre à moi.* Il est interdit au chrétien de prendre son parti des souffrances et des misères de ses frères, pour si inévitables qu'elles puissent paraître, car il a foi en la puissance du Rédempteur venu pour détruire ici-bas les conséquences du péché et pour faire toutes choses nouvelles. »

Telle est la différence entre la civilisation protestante et la civilisation catholique. On imaginerait difficilement un plus saisissant contraste. Le tableau serait-il peut-être trop beau ? Aurait-on exagéré la portée du sentiment de la solidarité chez ces individualistes du nouveau monde ? Ecoutons encore un sectaire américain, — ce n'est qu'un baptiste, — qui en fait d'humanité peut en remontrer à plus d'un grand philosophe.

« Pour conjurer ces dangers de l'avenir, il faut, dit-il, et cela immédiatement, le déploiement d'une activité évangélique plus intelligente, plus aimante que tout ce que l'on a pu voir depuis le siècle apostolique. C'est la gloire de la confédération suisse que, quand un coup de canon part sur une de ses frontières, chaque Suisse est instantanément transformé en soldat. La condition de l'ancien monde et du nouveau est telle qu'il n'est ni homme ni femme qui puisse prétendre au titre de disciple de Christ, s'il n'est prêt à être incorporé, d'une façon ou d'une autre, à cette grande armée des ouvriers de l'Evangile. Tout ce que le chrétien est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut acquérir, tout cela appartient à Christ et à l'humanité que Christ représente en sa personne. »

Fidèle à son idée fondamentale de l'étroite connexion entre le problème économique et le problème moral, M. Anderson divise cette armée chrétienne en deux ailes : ceux qui travaillent à augmenter la fortune matérielle, ceux qui soignent le bien-être moral de la société moderne. Voici une idée éminemment américaine qui risque de scandaliser ceux qui estiment être d'excellents chrétiens, sous prétexte qu'ils consacrent quelques bribes de leur superflu à maintenir des œuvres orthodoxes. M. Anderson n'estime pas que le devoir de se sacrifier en renonçant à tout bien-être matériel incombe à ceux

là seulement qui travaillent à augmenter la richesse morale et intellectuelle, tandis que les autres n'auraient que le souci de jouir à leur aise d'une fortune qu'ils pourraient augmenter indéfiniment. « De part et d'autre, dit-il, on n'est digne de porter le nom de chrétien qu'à condition de vivre de la vie dont Christ a vécu et de travailler dans la mesure de ses forces à réaliser son plan de miséricorde envers les hommes... Les classes riches sont tenues de consacrer leur surplus au même but... Le devoir du prédicateur de prêcher, du professeur d'enseigner n'est pas plus impératif que l'obligation pour le riche de consacrer une proportion égale de son avoir à des objets de bienfaisance. »

On le voit, c'est un terrible égalitaire que cet Américain. Il ose prétendre que tous les sacrifices ne doivent pas être exclusivement supportés par ceux qui plaident la cause de l'esprit! Dans nos pays, les représentants des idées morales et religieuses pourraient se mettre en grève si les nécessités matérielles les y forçaient, sans que personne songeât à parlementer avec eux. Les favorisés de la fortune seralent les derniers à se douter qu'il s'agit des bases mêmes de leur bien-être. Qui sait? Avant longtemps peut-être, du train dont vont les choses, les classes aisées seront obligées d'incliner légèrement dans la direction de notre sectaire transatlantique. On peut prévoir le moment où le nombre des ministres de la religion en Europe sera complétement insuffisant pour les besoins du culte public. Pour excuser sa parcimonie, on ne pourra plus prétendre qu'on n'est que simple administrateur des biens que l'on a reçus de Dieu, car il est impossible d'admettre que le seul légitime propriétaire approuve une économie allant jusqu'à laisser périr son église. Et puis il faudra se contenter de l'unique protection du gendarme pour assurer aux heureux du siècle la jouissance de leur fortune. Mais espérons que l'on aura encore assez de clairvoyance pour se sauver. Du moment où on en viendrait, dans notre vieux monde, à laisser se mesurer, sans intervention de la morale et de la religion pour amortir le choc, l'armée des vaches maigres et celle des vaches grasses, l'issue, comme dit M. Anderson, ne saurait être douteuse.

Pour justifier sa théorie, le rapporteur américain remonte jusqu'aux sommités de la doctrine évangélique, jusqu'au dogme de l'expiation dont on a moins goûté jusqu'à présent les conséquences morales et pratiques que le côté théorique et spéculatif. « Cette doctrine de l'expiation est, dit-il, ce qui communique sa puissance à l'exemple de Christ. Ce n'est que quand l'église l'aura reconnu que le christianisme aura repris son efficace primitive. Il ne faut pas s'imaginer avoir saisi l'exemple du Sauveur quand on s'en est tenu aux formes négatives de la vertu. Ce n'est qu'en réalisant la grande idée positive de vivre pour les autres, qu'en consacrant tout ce qu'on peut faire, souffrir, posséder, au salut des hommes qu'on approche de Christ. Le monde a besoin de ce genre de piété qui enseigne à consacrer entièrement toutes les forces et tous les talents à des fins chrétiennes. Quand l'expiation sur le Calvaire sera reconnue comme l'élément substantiel, la moelle dans l'exemple de Christ, aussi bien que la condition objective de notre salut, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'église et pour l'humanité. On ne se demandera pas alors à quoi puis-je réduire ce que je dois faire pour la cause de Christ, mais plutôt : combien de puissance puis-je acquérir en vue de la déposer sans réserve aucune sur l'autel du sacrifice. »

» Il a été beaucoup question pendant les réunions de l'Alliance de défendre la foi chrétienne. C'est fort bien ; mais n'attachons-nous peut-être pas trop d'importance et aux attaques des ennemis et aux défenses des amis ? Il n'y a pas d'arme qui puisse prévaloir contre une charité divine semblable à celle de Christ. La plus belle défense du christianisme ne consiste-t-elle pas à le faire briller devant le monde dans toute sa pureté et toute sa gloire? Quelle conception de la foi chrétienne émouvait le cœur du grand apôtre quand il s'écriait : *Je porte en mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus?* quand il pouvait désirer « d'être séparé de Christ pour mes frères qui sont mes » parents selon la chair? »

» Le christianisme n'a pas tant besoin qu'on le défende, mais qu'on le montre. Le christianisme ne devra pas son salut à la stratégie des théologiens. Quand toutes les formes de

l'activité chrétienne, toutes les puissances de l'Evangile auront pris une attitude agressive contre le royaume des ténèbres, on n'aura ni le loisir, ni le besoin de faire de l'apologétique... Si la dîme des fortunes de tous les chrétiens des divers pays représentés dans cette Alliance pouvait être simultanément consacrée à l'avancement du règne de Dieu, cet événement produirait un effet plus grand et plus immédiat sur les incrédules que tous les ouvrages d'apologétique publiés depuis la renaissance des lettres. Il n'y a qu'une chose qui puisse égaler en importance le devoir de faire un bon usage de la fortune, celui de bien employer ses talents dans l'œuvre de la prédication de l'Evangile de Christ. »

III

Les divers rapports lus dans les séances de l'Alliance évangélique à New-York ne reposent pas sur une seule et même conception théologique. Toutefois nous en avons dit assez pour montrer qu'il se dégage évidemment de plusieurs de ces travaux une manière de voir qui ne manque pas d'unité : le christianisme y est présenté comme une vie nouvelle qui n'a pas d'autre preuve de son origine divine que sa valeur intrinsèque, c'est-à-dire son admirable adaptation aux besoins de l'individu et de la société. Et, chose bien digne de remarque, on retrouve cette conception dans les travaux portant sur les sujets les plus divers, depuis ceux qui s'occupent de dogmatique jusqu'aux études sur les questions sociales, en passant par les problèmes ecclésiastiques et les graves débats soulevés par les difficultés de la critique et de l'apologétique. Les protestants sont vraiment étranges de toujours se lamenter, à New-York comme ailleurs, sur leur manque d'unité et de cohésion ! Où trouver une unité plus réelle, plus authentique, de meilleur aloi, produit manifeste de la spontanéité et de la liberté ? N'est-il pas remarquable de voir des hommes venus de tous les coins du monde, appartenant à des églises fort diverses tomber d'accord, sans la moindre entente préalable et à propos des questions les plus diverses, sur ce qui constitue l'essence la plus intime du christianisme ? Quel besoin de courir